

**Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*
par Matthieu Gosztola**

Un lecteur distrait pourrait ne connaître de Romanès que le cirque, et ne pas s'être laissé aller à découvrir le suc si pauvre en sucre des poèmes d'Alexandre Romanès, mais qui colore les joues de la pensée, et emplit le cœur d'une énergie neuve. Néanmoins, il ne faudrait pas considérer le cirque Romanès par-dessus la jambe. Pénétrons plutôt, ne serait-ce que pour un instant, sous le chapiteau. « Contrebasse, accordéon, clarinette, tapis des Mille et Une Nuits, bougies, accueil en fanfare et ce clown postmoderne au visage lassé qui assure sans un sourire les transitions géniales. Pas de numéros, chez Romanès, jamais d'exploit (la vulgarité même), simple syntaxe des entrées, des expressions et le plaisir de bien faire. Les garçons arborent des falzars rayés et des chemises à paillettes dont on se demande qui les fabrique. (...) Les filles jouent leurs rôles : femme boa, femme du feu, trapéziste non conforme, contorsionniste au sourire inquiétant. (...) Au final, l'orchestre passe la surmultipliée. Romanès s'agite toujours debout, calme, tendant une liane ici, un tapis là. Délia, sa chérie, chante des mélodies poignantes ou des airs du diable. Personne ne sait si l'on a démarré à l'heure, ni quand cela finira. Les numéros se précipitent devant l'ensemble de la troupe. La femme boa tricote, une imposante grand-mère tient sur ses genoux un enfant en bas âge. Beignets et vin chaud pour tous. ¹»

On le voit, le cirque de Romanès se tient loin de tout effort de composition, loin de tout ce qui n'est pas la poésie la plus simple, l'élan le plus sauf de l'âme. L'on retrouve ainsi en ce cirque si particulier un *esprit* tzigane, lequel est partout présent dans les poèmes d'Alexandre Romanès, ou, plus exactement, cet esprit est *lisible* dans les aphorismes poétiques (car ici aucune nécessité intérieure ne motive le découpage en vers) *malgré* la littérature, à laquelle ils appartiennent *de facto*, laquelle littérature suppose construction, ouvrage..., et ainsi n'est pas faite que de la spontanéité nue du cœur – et vise même à contraindre cette spontanéité à adopter la pose du *littéraire* : du beau, du *tendre* (c'est-à-dire de l'euphonie, de l'abouti formellement), et ainsi à s'annihiler dans ce qui n'est pas elle et qui revêt, au fond, si peu d'importance. Aussi, ce qui vient du cœur n'est-il pas tendre, mais au contraire c'est là le plus brut, et donc le plus dur. « (...) [L]e cœur est la chose la plus dure du monde, contrairement à l'opinion courante qui dit que le cœur est tendre. ²»

Et l'écriture de Romanès témoigne de cet *esprit* tzigane, de cet arrachement à la littérature, à tout ce qui, en littérature, est effort vers une complétude, vers un accomplissement de la matière verbale. L'écriture de Romanès, se méfiant comme de la peste des attraits du langage, est ainsi plantée dans le sol meuble de la simplicité et la spontanéité la plus farouche, la moins immédiatement aimable pour un regard modelé par la *chose littéraire*, par sa pratique, son spectacle, ses règles, ses codes, fussent-ils, évidemment, implicites (ils n'en sont d'ailleurs que plus présents, alors intériorisés). Comme l'affirme Christian Bobin en ouverture du récent opus de Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, « [l]ire Alexandre Romanès c'est connaître l'épreuve de la plus grande nudité spirituelle. Juste une voix et surtout le ton de cette voix.³» Cette voix, c'est celle de l'intuition. « Qui veut écrire se voit proposer sur-le-champ quatre chemins d'égarement : l'intellectualisme

¹ « Romanès, cirque tzigane », article de Francis Marmande paru dans la « Chronique culture », in *Le Monde* du 06/12/07.

² Christian Bobin, *La lumière du monde*, Paris, Gallimard, Folio, p. 121.

³ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard.

qui dessèche, l'introspection qui limite, l'imagination qui égare et la psychologie qui fausse. S'il a dans les veines un sang assez rouge pour préférer le chemin brûlant de l'intuition, le candidat à la beauté pénètre enfin dans le vrai domaine du verbe. (...) Les Arabes le savent depuis toujours : pour atteindre le firmament spirituel, rien ne vaut l'espèce de cabriole céleste que le cœur imprime au langage afin de le faire décoller.⁴» Aussi, Romanès, avec quelques auteurs dont il se sent proche, et dont nous ferons plus que parler à mi-mots tout à l'heure, se méfie de tout ce qui, dans le langage, est pose, recherche la pureté et la maladresse de la langue des petits enfants (« J'aime beaucoup les langues, / mais celle que je préfère / c'est la langue des enfants / entre un et cinq ans. ⁵»), des gens simples (« Si on pouvait noter / toutes les phrases magnifiques / qui se disent chaque jour dans le monde, / on pourrait publier chaque matin / un livre exceptionnel. ⁶»), des idiots même (« Au milieu de mille imbéciles, il y a un ignorant magnifique. ⁷», écrit un autre que lui), ou de ceux que le monde a tendance à considérer comme tels (« Nous sommes tous émerveillés / par l'innocence des enfants, / mais quand un adulte a comme par miracle / conservé son innocence, / il est méprisé. ⁸ » ; et du reste, « Tout le monde garde / quelque chose de l'enfance / et c'est beau. ⁹»), des mystiques, des saints (« La sainte est ce qu'il y a de plus beau, / car elle peut prendre tous les hommes / et toutes les femmes dans ses bras. ¹⁰»), Romanès recherche, dans toute langue singulière, les maladroites qui signalent qu'à ce moment précisément l'âme s'est ouverte et s'est montrée dans la main des mots.

Mais n'est-ce pas un paradoxe que cet esprit tzigane, dans sa simplicité éternelle, sa spontanéité chaleureuse, marque l'écriture *publiée* de Romanès ? Car, comme le rappelle Romanès dans la prière d'insérer jointe à son recueil, « la culture tzigane est orale. On pourrait dire que c'est une littérature de « survie ». » Et c'est sans doute dû aussi à une humilité fondamentale infligée aux gitans par le monde : « Il n'y a pas beaucoup de gens / qui se trouvent moins bien / qu'un Gitan. ¹¹» Le père de Romanès a proposé d'ailleurs cette belle définition aporétique : « Etre gitan, c'est n'être dans rien : ni dans le sport, ni dans la mode, ni dans le spectacle, ni dans la politique. »¹² Quoi qu'il en soit, Jean Grosjean l'a rappelé lui-même : « Alexandre fait partie d'un peuple chez qui les paroles ont plus de poids que les écrits. ¹³» Mais les poèmes de Romanès font plus que « témoigner d'un peuple qui tôt ou tard disparaîtra », intérêt que l'auteur met en avant dans la prière d'insérer, ils sont une littérature proprement de *vie*.

Mais comment, alors, Romanès en est-il venu à l'écriture ? Il l'explique en ouverture de son précédent recueil *Paroles perdues* : « Sans Lydie Dattas je n'aurais jamais écrit une seule ligne. Elle m'a montré la phrase qui claque comme le vent dans la voile. ¹⁴» Mais surtout, pourquoi en est-il venu à écrire ? Cette question revêt aux yeux de Romanès un intérêt vital car il y a répondu dans

⁴ Christian Bobin, *L'Enchantement simple et autres textes*, Poésie / Gallimard, préface de Lydie Dattas intitulée « La Voie du cœur », p. 7.

⁵ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 35.

⁶ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 22.

⁷ Jean-Marie Kerwich, *Les jours simples*, Le temps qu'il fait, p. 16.

⁸ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 34.

⁹ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 38.

¹⁰ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 26.

¹¹ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 23.

¹² Propos rapporté par Francis Marmande dans son article « Romanès, cirque tzigane », paru dans la « Chronique culture », in *Le Monde* du 06/12/07.

¹³ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 13.

¹⁴ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004.

son précédent recueil, sous forme d'un texte liminaire, texte qu'il republie tel quel en ouverture de son nouveau livre de poèmes : « Pourquoi j'ai écrit ? (...) La poésie me semblait trop haute pour moi, inaccessible, et puis la vie je voulais la vivre, pas l'écrire. Je m'étais fait une raison, mais pas le ciel. Lentement, au rythme des saisons qui passent, j'ai rempli un cahier d'écolier. ¹⁵» C'est l'expérience de Dieu qui fonde sa pratique régulière de l'écriture, à tel point qu'elle devient quotidienne, se confond avec la vie, avec cette succession de gestes et de pensées qui la caractérise. « Je commençais à écrire des poèmes. / Un jour j'en ai écrit cinq / dans la même journée. / J'étais tellement content / que lorsque j'ai été me coucher / j'ai mis les cinq poèmes sur mon oreiller, / à côté de ma tête, comme aurait fait / un petit garçon de cinq ans, / avec son ours en peluche. ¹⁶» La seconde raison qui l'a poussé à écrire est d'avoir voulu, si fortement, s'inscrire dans une filiation. « Ce que je sais, c'est qu'il y a des poètes que j'admire. Peut-être que je n'ai pas supporté de les voir passer. J'ai voulu être l'un des leurs. ¹⁷» C'est cette filiation, au sein de laquelle Romanès a voulu apparaître, qu'il faut interroger, longuement (aussi cite-t-on les auteurs qui lui sont proches), afin de pouvoir comprendre l'ampleur du geste poétique de Romanès. Au commencement de cette filiation, il y a, bien évidemment, comme on a pu déjà le souligner, Lydie Dattas. Elle n'a pas aidé seulement Alexandre Romanès à écrire mais également Jean-Marie Kerwich, dont Romanès se sent très proche. Mais il y a aussi Jean Grosjean, Christian Bobin. A ces auteurs, il conviendrait d'ajouter ceux que Christian Bobin cite dans *La lumière du monde* (Folio, p. 85) : Armand Robin, Francis Thompson, Emily Dickinson, Jean Grosjean, André Dhôtel, Gerard Manley Hopkins, Dominique Pagnier, Jean Follain, Jacques Réda, Djâlal al-Din Rûmî. Sans oublier Jean Genet. On le voit : ces auteurs sont finalement assez peu nombreux. Comme le rappelle Lydie Dattas, « [à] quarante-cinq ans, Alexandre Romanès est resté presque inculte lorsqu'il se met à noter les premières phrases de son livre. Il n'a guère lu plus d'une dizaine d'auteurs, mais son expérience est telle que les histoires et les réflexions qu'il nous livre le mettent naturellement dans le sillage des grands intuitifs de l'Histoire. Il n'est pas un lettré, mais sa façon de saisir le réel va plus vite que la pensée. ¹⁸» Et, s'ils sont peu nombreux, ces auteurs comptent plus que tout aux yeux de Romanès. Il leur voue un attachement sentimental, un attachement qui fait qu'ils se confondent avec sa vie, que leur parole se confond avec son souffle, que le sang de leurs mots irrigue ses veines et le fait respirer un peu plus franchement, le thorax un peu plus ouvert, à chaque nuit de lecture, dans sa roulotte. « Quand j'aime un livre / il reste des mois dans ma poche / à la portée de ma main. ¹⁹»

Aussi, à la question pourquoi écrit-il, faut-il substituer cette autre question : *pour qui écrit-il*. Hormis pour les poètes qu'il admire, pour appartenir à cette famille (qui l'a aussitôt accepté : Jean Grosjean l'admirait, Christian Bobin et Lydie Dattas l'admirent), il écrit pour les gens qu'il aime. Pour sa femme Délia. Pour ses enfants Adelle, Florina, Maria, Sorine, Alexandra, Rose Reine. Il écrit pour ce peuple auquel il appartient, qui est un *peuple de promeneurs*, et c'est du reste le titre qu'il a donné à son premier recueil, publié aux éditions *Le temps qu'il fait*. Il écrit pour cette langue qu'il aime et que fait vivre ce peuple. Cette langue qui donne accès à l'essentiel de la compréhension, par des raccourcis saisissants, par des simplicités édifiantes de beauté et de vérité.

¹⁵ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 17.

¹⁶ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 30.

¹⁷ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 17.

¹⁸ Alexandre Romanès, *Un peuple de promeneurs*, *Le temps qu'il fait*, « Le Lion de Dieu », préface de Lydie Dattas, p. 6.

¹⁹ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 31.

« Le ciel, donner et Dieu, / dans la langue tzigane, / c'est le même mot. ²⁰ » Il écrit pour son père, auquel il rend un vibrant hommage, qui brille dans sa nudité, dans ce présent recueil et force le cœur à battre plus fortement. Pour cet homme si digne qui n'a jamais versé une larme mais qui a pleuré quelques instants avant sa mort, cet homme qui, au moment de respirer les dernières parcelles de l'air qui lui était offert sur la terre, a murmuré : « J'ai eu une belle vie. » ²¹ Cet homme, bien qu'il soit mort, il ne l'a pas perdu. « Ta mort est si lointaine. / Trop d'années ont passé. / Maintenant c'est sûr, / ici on ne se reverra pas. / Mais ailleurs, / quand on se retrouvera, / ce sera un beau jour. ²² » Romanès nous rappelle ici combien, comme a pu l'écrire Bobin, « [l]e cœur des morts est une boîte à musique. A peine commence-t-on à penser à eux qu'il en sort un air léger et déchirant. ²³ » Il écrit pour le Christ aussi, dont il parle (dans une section très belle intitulée « Près de toi ») avec une ferveur et un ton de voix proche de l'ascèse la plus extrême perpétuée dans la parole, car la parole est aussi *lieu* de vie (« Ils possèdent tout et ne pardonnent rien. / Toi, tes pieds et tes mains sont transpercés, / ton corps est en lambeaux / et tu pardones encore. / Entre le monde et toi, quel gouffre ! ²⁴ » « Il ne m'a pas manqué grand-chose / pour te rencontrer, / juste quelques siècles en moins / entouré de mes filles, / j'aurais aimé faire quelques pas / près de toi. ²⁵ »), ascèse qui fait de l'écriture le son exact que donne l'âme et le cœur quand ils sont posés à ce point précis du monde où le divin resplendit, c'est-à-dire partout, absolument partout, à chaque point du globe, dès lors que l'écoute est portée en soi au point de nous ouvrir et faire que le monde advienne au-dedans de nous, et fonde notre regard, et fonde notre parole, et faire que le monde agisse en nous comme si soudain nous étions transparents. Absolument perméables à ce souffle de Dieu qui, pour être impalpable, n'est pas moins lumière mélodique et méthodique. Aussi l'attitude qu'adopte Romanès dans sa vie et son écriture (l'écriture devenant le prolongement exact de la vie) est-elle mystique, ce qui est aussi le cas, dans une certaine mesure, des auteurs dans la filiation desquels il s'inscrit.

Cette attention donnée au souffle de Dieu montre l'attitude sincère d'un homme en proie au tremblement du divin qui résonne en lui de toutes ses harmoniques et fonde son être, le rendant terriblement en marge (comme ce fut le cas pour Genet : « [s]on détachement du monde creva le ciel. ²⁶ », écrit Dattas à son propos), car cette attitude condamne au retrait, à la solitude, au désaveu d'un monde qui cherche dans les attitudes des hommes, dans leurs mots également, un miroir séduisant, un tour qui doit enchanter l'âme alors que pour Romanès et pour tous les auteurs dont il se sent proche, il ne s'agit nullement d'enchanter l'âme, mais au contraire de la révéler, dans sa nudité, dans son tremblement, c'est-à-dire dans la façon qu'elle a de se tenir en équilibre dans le visible, par le biais d'une seule innocence de fleur, par exemple. Car les recueils de Romanès sont des chansons de *menus* gestes qui cherchent à dire ce qui, du divin, paraît sur la terre, à visage voilé, ou découvert.

Le poète n'est pas mis terriblement en marge du monde uniquement en vertu de sa différence couplée à sa passivité, il recherche aussi cet écart. Car le monde le touche en sa chair, par sa

²⁰ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard.

²¹ Propos confié à Francis Marmande (« Romanès, cirque tzigane », article paru dans la « Chronique culture », in *Le Monde* du 06/12/07).

²² Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 56.

²³ Christian Bobin, *Ressusciter*, Paris, Gallimard.

²⁴ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 75.

²⁵ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 78.

²⁶ Lydie Dattas, *La Chaste vie de Jean Genet*, Paris, Gallimard, p. 178.

cruauté, son incompréhensible et entière, irréfragable cruauté. « Le monde m'a blessé, / comme un animal vivant / qu'on déchire avec les mains.²⁷ » Le monde est indissociable de son cortège d'horreurs. « J'ai vu des horreurs, / on m'a dit le pire. / Mais je ne détournerai / jamais la tête. / Et quoi qu'il adviene / de ma vie, jamais une larme / ne coulera sur ma joue.²⁸ » Le monde pousse ainsi le poète à se sentir (et à se reconnaître, car *ainsi* est-il *déjà* défini par les autres) étranger sur la terre, sentiment qui fonde aussi le *style* de son écriture (qui n'a rien d'un style, puisqu'il n'y a pas d'effort vers une forme, lequel serait caractérisé par l'élan de l'écriture). Christian Bobin remarque : « Je n'aime que les écritures dont l'auteur a été arraché au monde, pour quelque raison que ce soit : une douleur infinie, une joie sans cause ou simplement le sentiment d'être un étranger sur la terre.²⁹ » Ce retrait du monde suppose un détachement insondable face aux autres hommes. Ce retrait pousse le poète à les considérer autrement, comme des simples fantômes. « J'aimerais tellement aimer ceux que je vois – mais pourquoi sont-ils si peu présents à eux-mêmes ?³⁰ » Le monde est plein de fantômes, de gens qui ont éteint en eux tout ce qui ne leur permet pas de remplir leurs tâches, d'être un peu plus, chaque jour, automatisés, dans ce monde capitaliste gangrenant jusqu'aux consciences, les rendant aveugles à tout ce qui n'est pas un certain rendement devant participer au plaisir personnel (le *désir*, protéiforme mais bien défini dans toutes ses branches, reste le moteur : « Il y a une méchanceté dans le cœur, si enfoncée qu'on ne pourrait l'enlever sans mourir aussitôt. On appelle ça le désir.³¹ »), et donc à l'épanouissement supposément individuel (alors qu'il ne s'agit que de l'épanouissement de la collectivité). « Les vivants apparaissent et disparaissent autour de moi comme les colombes qui sortent des mains vides du magicien. J'ai beau regarder attentivement ces mains, je ne trouve aucune explication.³² »

Mais, malgré tout ça, « [c]ontre le vacarme du monde, / contre tous ces gens qui parlent / et qui n'ont rien à dire, / loin du monde, » il y a « la tristesse silencieuse / de deux enfants abandonnés / qui s'aiment.³³ » Seuls les enfants savent s'aimer vraiment. Car ils s'abandonnent totalement à l'amour, sans réticences, sans retenue, sans faux-semblants, c'est-à-dire sans à-priori, sans imagination, sans désir. « Devant la mort nous serons comme à notre naissance, radicalement privés de toute puissance. C'est à cette faiblesse en nous que l'amour devrait s'adresser pour ne jamais se perdre.³⁴ » « La misère dont témoignent nos attachements n'est pas à reprocher à l'amour. Il vaudrait mieux se demander ce qui nous rend si difficile d'aimer quelqu'un sans aussitôt l'attacher à notre sort, ce qui revient à se demander pourquoi il nous est si difficile d'aimer.³⁵ » Mais aimer, qu'est-ce, au juste ? « Aimer quelqu'un, c'est le lire. C'est savoir lire toutes les phrases qui sont dans le cœur de l'autre, et en lisant le délivrer.³⁶ » Mais ce n'est pas seulement ça, aimer. « Aimer c'est souffrir. / Prendre sa femme dans ses bras, / rire avec ses enfants. / Qui ira le premier enterrer l'autre ?³⁷ » « Aucune reine n'a été aimée / comme j'aime mes filles. / Et

²⁷ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 31.

²⁸ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 55.

²⁹ Christian Bobin, *Ressusciter*, Paris, Gallimard, Folio.

³⁰ Christian Bobin, *Ressusciter*, Paris, Gallimard, Folio.

³¹ Christian Bobin, *La femme à venir*, Paris, Gallimard, Folio, p. 57.

³² Christian Bobin, *Ressusciter*, Paris, Gallimard, Folio.

³³ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 86.

³⁴ Christian Bobin, *Ressusciter*, Paris, Gallimard, Folio.

³⁵ Christian Bobin, *L'Enchantement simple et autres textes*, Paris, Poésie / Gallimard, p. 155.

³⁶ Christian Bobin, *La lumière du monde*, Paris, Gallimard, Folio, p. 55.

³⁷ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 32.

pourtant un jour / il faudra partir, les quitter. / J'aimerais tellement / rester avec mes filles. / Mais comment faire ?³⁸» « Moi qui ai tant joué avec mes filles, / quand je rendrai le dernier souffle / et qu'elles seront autour de moi, / pour la première fois / je serai de marbre devant elles, / insensible à leur peine / comme si elles n'étaient rien pour moi.³⁹ Il faudra attendre que passe l'agonie, il faudra attendre, paradoxalement (et ce paradoxe, d'une clarté évidente, est magnifique) l'instant sans instants de la mort du poète pour que la tristesse puisse affleurer dans son cœur. « Quand je serai mort / et que mes filles auront / une pensée triste pour moi, / moi aussi je serai triste.⁴⁰ Alors, et alors seulement, « (...) même mort, chaque fois que mes filles / viendront sur ma tombe, mon cœur renaîtra.⁴¹ Cette tristesse, qui est celle qu'éprouveront les filles de Romanès, est pure.

Il y a, chez Romanès comme chez Grosjean, Dattas, Bobin..., une véritable pureté de la tristesse, comme une façon de toucher le monde sans ambages, sans retenue aussi, une façon d'effleurer le ciel avec un peu plus que le regard, au moment même où il se voile : quelques larmes, pour ça, suffisent. « Qu'elles sont douces, les mains de mes larmes, quand elles caressent mon visage !⁴² » Et, nous rappelle Romanès, « [l]es peuples d'Afrique noire / ont les voix les plus belles / parce qu'ils ont les voix / les plus tristes.⁴³ »

Mais cette tristesse est tempérée par le sentiment de plénitude et d'humilité (accomplie) face à la nature (« N'être que l'odeur des fruits. / N'être que l'heure en suspens.⁴⁴ »), ce bonheur extrême qui naît d'une nature humaine contemplative dont a témoigné Grosjean à travers tous ses recueils. La nature nous enseigne qu'« [i]l n'y a rien de caché, tout est là sous nos yeux, la vie passée, la vie présente et la vie future, comme trois petites filles échangeant en riant des confidences sur une route de campagne.⁴⁵ » Il n'y a rien de caché et beauté et perfection résonnent inlassablement, avec douceur, sans emphase, au sein de la nature. « Comme la pensée est belle lorsqu'elle se laisse intimider par le simple regard d'un arbre.⁴⁶ » Alors, que demander de plus ? « La neige, le vent, les étoiles : / pour certains, ce n'est pas assez.⁴⁷ », écrit Romanès dans *Paroles perdues*. « La neige, le vent, les étoiles : / si le cœur est parfait, / pourquoi vouloir plus ?⁴⁸ », répète le poète, et ce n'est pas une répétition mais un refrain de cœur, dans *Sur l'épaule de l'ange*. « Courir dans les champs, / sentir le vent, / ce n'était pas assez. / Comme tous ceux / qui n'ont rien dans la tête, / moi aussi j'ai cru / qu'il fallait faire des choses.⁴⁹ » Lorsque l'on se rend compte, enfin, que rien d'autre n'importe que tout ce qui apparaît à nous dans la gratuité et la richesse la moins évidente car la plus visible, il nous est possible, alors, indéfiniment, inlassablement, de « pose[r] la main / sur tout ce qui est beau.⁵⁰ » Il nous est possible de communier au sein de la nature en ouvrant notre cœur aux harmoniques qu'un seul arbre sait

³⁸ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 58.

³⁹ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 52

⁴⁰ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 43.

⁴¹ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 49.

⁴² Jean-Marie Kerwich, *Les jours simples*, Le temps qu'il fait, p. 44.

⁴³ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 39.

⁴⁴ Jean Grosjean, *Les Vasistas*, Paris, Gallimard, « Romance », p. 12.

⁴⁵ Christian Bobin, *Ressusciter*, Paris, Gallimard, Folio.

⁴⁶ Jean-Marie Kerwich, *Les jours simples*, Le temps qu'il fait, p. 16.

⁴⁷ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 93.

⁴⁸ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 64.

⁴⁹ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 54.

⁵⁰ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 70

faire naïtre face à un regard un peu patient. « De se retrouver seul aux heures tardives de la nuit, cela est une prière. ⁵¹» Il nous faut « [l]aisse[r] tout ce qui passe à portée de [notre] main, / aime[r] tout ce qui passe à portée de [notre] cœur : / tout ce que nous aimons témoignera pour nous / puisque la vie ne dure que le temps de mourir. ⁵²» Beauté, perfection, mais aussi innocence résonnent inlassablement, sans emphase, au sein de la nature. « Nous savons nous abriter de la pluie, mais la pluie, par innocence, ne sait pas s'abriter de nous. ⁵³» « La nuit s'est endormie entre mes bras. Je ne veux point qu'on l'éveille : ce n'est qu'une enfant. ⁵⁴»

Et il n'est en rien étonnant que le point le plus habité de la nature demeure le ciel, le ciel chanté par tous ces poètes. « De toutes les créations humaines, / rien n'est plus fort que / ce qui parle du ciel. ⁵⁵» Et lorsque l'on parle du ciel, il n'est pas permis de tout comprendre. « Je ne comprends pas tout, / mais ce que je comprends / est merveilleux. ⁵⁶» Allons plus loin. Il est permis de ne rien comprendre. « Nous ne comprenons pas ce que nous dit l'azur. ⁵⁷» Il est malgré tout important de parler du ciel (de parler des paroles du ciel que nous ne comprenons pas), car qui témoigne encore de ces paroles, de ces paroles lumineuses ? Le ciel est la chose au monde la plus visible et la plus oubliée, la moins regardée. D'où vient ce paradoxe ? De l'affairement, extrême des hommes, stigmatisé par Lorand Gaspar, au détour d'un poème, dans son dernier recueil *Derrière le dos de Dieu*. Ainsi, « [ê]tre sous le ciel / et ne pas voir le ciel. ⁵⁸», telle est la plus grande aberration dont sont victimes les humains. Il nous faut lever les yeux vers le ciel. Ne jamais hésiter. Ne jamais oublier. « Dans le ciel, / le parcours des nuages est parfait. ⁵⁹» « Qui sait nous donner une joie aussi pure que celle prodiguée par la vue d'un petit nuage blanc dans le ciel bleu ? ⁶⁰» Et même lorsque la foudre est présente, il s'agit, toujours, de se réjouir. « La foudre me disait les choses les plus pures, / ce que la beauté dit uniquement aux roses. ⁶¹» Il nous faut lever les yeux vers le ciel (« [r]egarder signifie » ainsi : « entrer dans le tacite. ⁶²») et ne pas être effrayé par lui, par Lui, car « [i]l y a une étoile mise dans le ciel pour chacun de nous, assez éloignée pour que nos erreurs ne viennent jamais la ternir. ⁶³» Il ne faut pas avoir peur, s'il est vrai aussi que « [t]erribles sont les pas qui mènent vers l'azur ⁶⁴ », car le ciel nous est refuge, et nous sera refuge après la mort, ou plus exactement après *la mort de la mort*, le ciel étant, pour Romanès, Dattas, Bobin... la demeure de Dieu, paradoxale il est vrai, à première vue du moins, car il est *l'endroit* par où Dieu rayonne, l'endroit qui n'a pas de limites, car il est l'endroit qui n'est ainsi en rien *demeure*, qui n'est en rien *endroit*, demeurant proprement illimité, ou alors, et le paradoxe se dissout, peut-être s'agit-il *simplement* de le considérer comme l'endroit qui recueille tous les lieux, comme l'endroit fait d'un tissu constitué de l'exhaustivité réelle et fantasmée, imaginaire, des lieux, comme la demeure qui contient, et ainsi recueille, l'exhaustivité du réel en son sein. Et est ainsi,

⁵¹ Jean-Marie Kerwich, *Les jours simples*, Le temps qu'il fait, p. 26.

⁵² Lydie Dattas, *Le livre des anges*, Paris, Gallimard, p. 58, « La nuit et le cœur ».

⁵³ Jean-Marie Kerwich, *Les jours simples*, Le temps qu'il fait, p. 17.

⁵⁴ Jean-Marie Kerwich, *Les jours simples*, Le temps qu'il fait, p. 14.

⁵⁵ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 43.

⁵⁶ Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 39.

⁵⁷ Lydie Dattas, *Le livre des anges*, Paris, Gallimard, « Nous ne comprenons pas », p. 70.

⁵⁸ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 42.

⁵⁹ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 73.

⁶⁰ Christian Bobin, *L'Enchantement simple et autres textes*, Paris, Poésie / Gallimard p. 154.

⁶¹ Lydie Dattas, *Le livre des anges*, Paris, Gallimard, « Le vœu », p. 55.

⁶² Martin Heidegger, « La parole dans le poème », in *acheminement vers la parole*, Tel Gallimard, 1976, p. 48.

⁶³ Christian Bobin, *Ressusciter*, Paris, Gallimard.

⁶⁴ Lydie Dattas, *Le livre des anges*, Paris, Gallimard, « Nous ne comprenons pas », p. 70.

en plus d'être la demeure de Dieu, notre demeure : « De sterren staan tussen ons in gezakt. / We vinden bij de hemel onderdak. / Er is hier plaats en tijd genoeg voor beiden », comme l'écrit Gerrit Achterberg.⁶⁵ Ainsi, comme le remarque Heidegger, « [a]zur n'est pas une image pour donner le sens du sacré. L'azur lui-même est, de par sa profondeur recueillante et qui ne resplendit que dans le voilement nocturne, le Sacré.⁶⁶ » « Parfois, remarque Jean-Marie Kerwich, j'aimerais prendre une poignée de ciel et le jeter à la face de tous ces incroyants.⁶⁷ »

Mais Romanès ne parle pas de Dieu uniquement lorsqu'il parle du ciel. « Je voulais garder Dieu pour moi / et j'en parle à toutes les pages.⁶⁸ » Car connaître Dieu est l'essentiel, et suffisant. « Je ne te connaissais pas, / O Toi, mon Seigneur ! / Car je voulais encore / Savoir et goûter / Des choses.⁶⁹ » Rien d'autre ne compte. Connaître Dieu comble tous les manques, tous les vides, nous comble au-dessus de (toute) notre attente. Aussi n'a-t-on plus besoin de rien posséder, tant et si vrai que connaître Dieu nous fait tout posséder. Aussi peut-on se dépouiller de tout ce dont on peut se dépouiller sans perdre la vie, vivre dans une ascèse (ainsi en est-il de Romanès, mais aussi de Dattas, vivant dans une austérité quasi monacale ; c'est également vrai pour Bobin) qui est une façon d'être véritablement habité, d'être pleinement en possession de soi en ne se possédant plus⁷⁰, pleinement conscient de soi en n'étant plus conscient que du monde, de l'infini du monde. « C'est en donnant mes vêtements à un pauvre que je me suis habillé, en donnant mon pain que j'ai mangé.⁷¹ » Dieu jamais ne disparaîtra quand bien même les hommes ne sauront plus rien de lui, car oublieux de tout, et en premier lieu d'eux-mêmes, ils auront tout oublié, tout ce qui est l'essentiel. « Si nous sommes encore là / dans cent mille ans / et que nous ne savons plus rien / de Dieu, il y aura quand même / quelque part une femme / à genoux, les mains jointes, / qui dira : mon Dieu, / ne m'abandonne pas.⁷² » Quand les hommes auront tout oublié, il est à parier que la brusquerie et la douceur des écrits de Romanès pourra encore, loin de toute herméneutique, nous toucher, tant et si vrai qu'ils sont écrits de lumière, d'amour, et de discrétion, exactement, oui, exactement comme ceux de Saint Jean de la Croix. « Toi, Seigneur, / Tu aimes la discrétion, / Tu aimes la lumière, / Tu aimes l'amour / Par-dessus les autres opérations de l'âme. / C'est pourquoi ces *dits* / Seront de discrétion pour cheminer, / *De lumière* pour le chemin, / *Et d'amour* sur le chemin.⁷³ »

Matthieu Gosztola

⁶⁵ « Les étoiles entre nous se sont abaissées. / Nous trouvons au ciel un refuge. / Ici s'offre assez d'espace et de temps pour deux. » (Traduction Philippe Noble).

⁶⁶ Martin Heidegger, « La parole dans le poème », in *acheminement vers la parole*, Tel Gallimard, 1976, p. 48.

⁶⁷ Jean-Marie Kerwich, *Les jours simples*, Le temps qu'il fait, p. 29.

⁶⁸ Alexandre Romanès, *Paroles perdues*, Paris, Gallimard, 2004, p. 94.

⁶⁹ Jean de la Croix, *Les dits de lumière et d'amour*, édition bilingue, traduction de Bernard Sesé, José Corti, collection Ibériques, p. 41.

⁷⁰ Car en ne possédant plus rien qui nous permette de nous définir aux yeux *catégorisés* du monde.

⁷¹ Jean-Marie Kerwich, *Les jours simples*, Le temps qu'il fait, p. 22.

⁷² Alexandre Romanès, *Sur l'épaule de l'ange*, Paris, Gallimard, p. 79.

⁷³ Jean de la Croix, *Les dits de lumière et d'amour*, édition bilingue, traduction de Bernard Sesé, José Corti, collection Ibériques, p. 24.